

Le service de la vérité

John Henry Newman (1801-1890)

Jean Honoré, La Membrolle-sur-Choisille (F)
Cardinal, archevêque émérite de Tours

Le 18 septembre prochain, le pape Benoît XVI procédera à la béatification de John Henry Newman, ce converti anglais du XIX^e siècle, devenu cardinal. Outre le témoignage de vertu que présente sa vie, il a laissé celui de l'ouverture à la culture de son temps. Ainsi Newman a-t-il contribué à réconcilier l'Eglise avec l'esprit moderne. Le cardinal Jean Honoré, spécialiste de Newman et auteur de nombreux livres sur lui, évoque sa pensée et son génie spirituel.

Né à Londres en 1801 dans une famille anglicane, mort à Birmingham en 1890, Newman a traversé son siècle. A l'origine de son évolution religieuse, il y eut cette rencontre avec l'absolu et son mystère qu'il fit à l'âge de seize ans et qu'il a traduite avec ces simples mots dans l'*Apologia*, son livre de mémoires : « Moi-même et mon Créateur ». Le souvenir de cette expérience spirituelle décida de son destin religieux au service de la foi.

Après ses études à Trinity d'Oxford, il devient *fellow* du prestigieux Oriel College et curé de la paroisse St Mary's où il donne ses célèbres sermons paroissiaux. Sa conversion à l'Eglise de Rome en 1845 cause d'autant plus d'émotion qu'on le considère, par son influence et ses écrits, comme l'agent principal du Mouvement d'Oxford qu'il a contribué à créer au sein de l'Eglise d'Angleterre et dont il a été avec ses *Tracts* l'artisan le plus efficace.

Devenu prêtre à Rome, il fonde à Birmingham la Congrégation de l'Oratoire créée par saint Philippe Néri au XVI^e siècle. Partie prenante de tous les grands débats religieux de son temps, il est créé cardinal à la fin de sa vie par le pape Léon XIII. Sa vie exemplaire, son ascendant spirituel et son prestige intellectuel lui donnent de jouir d'un rayonnement exceptionnel. Une enquête canonique à Birmingham, puis à Rome, a reconnu l'héroïcité de ses vertus et préparé la béatification prochaine. Déjà son évêque, Mgr Ullathorne, n'avait pas hésité à reconnaître : « Il y a un saint chez cet homme ! »

Ce qui, bien sûr, apparaît au premier plan, c'est la conversion à l'Eglise de Rome. Elle est le fruit d'une longue maturation. Ne pouvant se satisfaire du cadre où s'inscrit l'Eglise anglicane depuis le schisme du roi Henry VIII, Newman s'était soumis à une étude rigoureuse des témoins de la foi et de l'Eglise au cours des premiers siècles. Elle avait abouti à ébranler sa confiance en sa propre Eglise et à le rapprocher du credo de l'Eglise de Rome. Le jour arriva où, par simple fidélité à sa conscience, il décida le changement de confession religieuse. La stupeur et le scandale qui en résultèrent en milieu protestant furent à la mesure de l'exultation au sein de la minorité catholique d'Outre-Manche !

Le génie de la pensée

Newman s'est toujours défendu d'être théologien. Pourtant il offre au savoir théologique une sagesse et une originalité de pensée qui ne manquent pas de le renouveler dans son expression et de le rendre plus accessible. Il n'est pas de doctrine religieuse et morale qui ne trouve en lui un maître de vérité et surtout un

interprète appliqué à la traduire au regard de l'esprit moderne soucieux de cohérence et de garantie rationnelle.

Les circonstances de sa vie, l'ascendant intellectuel exercé à Oxford, une cité où le débat religieux reste très ouvert, n'ont pu que contraindre Newman à aborder les nombreux articles de la foi et de la morale où se trouve engagée la raison humaine qui veut savoir et qui veut comprendre. Ainsi est-il confronté aux abondantes questions que soulève la rencontre de la foi et de la raison, celle de l'Eglise et de la société, ou encore le conflit entre la tradition et la lecture critique de l'Ecriture, le rapport de la conscience personnelle et de l'autorité...

Sur tous ces chantiers de la pensée qui ont mobilisé les esprits depuis plus de deux siècles, on se complaît à voir en Newman le penseur de génie qui a permis à la pensée religieuse de s'ouvrir aux horizons de la modernité, et donc à l'Eglise elle-même d'être présente aux « signes des temps », selon l'expression du concile Vatican II. Du reste, les historiens du Concile n'ont pas manqué de faire le parallèle entre les intuitions de Newman et certaines déclarations de l'Eglise un siècle plus tard.

Cet ascendant dont il a joui dans une bonne partie de l'Eglise anglicane, et qui se poursuivra après la conversion dans l'Eglise catholique, s'explique d'autant plus qu'il témoigne d'une vie exemplaire où l'Evangile prend toute sa place. Mais l'indéniable autorité morale qu'il s'est acquise ne l'empêche pas de connaître les murmures de la critique, sinon la sanction du désaveu. Ainsi est-il dénoncé à Oxford par l'instance universitaire pour avoir, dans le dernier *Tract* qu'il ait produit (le *Tract XC*), tenté de plaider une certaine convergence de la doctrine anglicane des XXXIX Articles avec les décrets doctrinaux du concile de Trente. Plus tard se renouvela à Rome une même histoire de discrédit : n'a-t-il pas écrit que les laïcs dans l'Eglise sont dotés de la capacité de défendre la doctrine, voire de l'exprimer, lorsque demeure en suspens l'autorité responsable ? Une telle prise de position, et d'autres semblables, lui valurent ce genre d'avaries qui s'attachent toujours aux figures prophétiques.

Dans le *Journal privé* qu'il écrit aux heures les plus cruelles de sa vie à Birmingham, il transcrit les souffrances qu'il doit endurer, avant de connaître plus tard la réhabilitation que sera sa désignation - qu'il refusa - de consultant au Concile, en attendant la consécration suprême avec le chapeau de cardinal reçu du pape Léon XIII, avec sa belle devise *Cor ad cor loquitur* (le cœur parle au cœur).

Le héraut de la vérité

Nous ne pouvons suivre la série des circonstances au cours de la phase anglicane qui ébranlèrent les certitudes du *fellow* d'Oriel et finirent par le conduire au seuil de l'Eglise romaine qu'il franchit le 8 octobre 1845. Les essais composés dans ces années, les commentaires de la correspondance, les prises de position auxquelles l'oblige la direction du Mouvement d'Oxford, tout contribue à montrer comment, de mois en mois, Newman s'est détaché de son Eglise pour atteindre avec la conversion l'assurance de la vérité. Les limites de cet article ne permettant pas non plus de donner l'ampleur souhaitable à l'étude des chapitres du Credo où s'est montré le génie de Newman, nous nous contenterons de la double approche de la vérité, constante dans sa pensée et ses écrits, celle du langage et celle de la conscience.

Dans les mots

C'est surtout dans la prédication des célèbres *Sermons paroissiaux* à St Mary's que se découvre cette ambition de mettre les croyants en garde contre les sentiments

irréels en matière religieuse et contre les termes qui les expriment. Il sait trop les alibis que se donne la bonne conscience pour esquiver le poids de la vérité et ses exigences. Il est conscient du risque pour tout croyant de se duper soi-même en disant les mots qui disent la foi sans les comprendre. Ainsi attache-t-il le plus grand prix à la sincérité des sentiments et aux formules qui les traduisent. Pour nécessaires qu'elles soient, celles-ci peuvent s'altérer, perdre la qualité qu'elles tiennent du mystère sacré qu'elles tendent à signifier. Ainsi en viennent-elles à aliéner une grande partie du sens qu'elles ont vocation de porter en elles. Ce sont justement ces dévaluations des « mots qui disent la foi » et leur usage à contre-emploi que ne cesse de dénoncer le curé de St Mary's.

Écoutons ce diagnostic dans un sermon de Noël : « La plupart des gens recueillent ça et là quelques bribes de savoir religieux ; ils entendent ceci à l'église, ils voient cela dans leurs livres de prières ; le commerce de gens religieux ou même le contact du monde leur en apprend encore plus long. Ils entrent ainsi en possession de mots et de propos sacrés au sujet desquels ils ne savent en réalité presque rien. Ils les interprètent au petit bonheur selon les opinions diverses et contradictoires qu'ils ont entendues ou bien ils leur appliquent leur propre appréciation, celle d'esprits ignorants, pour ne pas dire charnels et irrévérencieux. »ⁱ

La trahison des mots entraîne la trahison de la foi. Celle-ci appelle autre chose que des mots de passe qui abaissent la vérité du langage en même temps qu'ils ternissent la vérité du mystère. C'est tout l'enjeu du procès que Newman ne manque jamais de faire à ce qu'il désigne les *mots irréels* dans la bouche du croyant. Son effort apostolique est de le délivrer du risque de prendre les convictions pour des « lieux communs religieux » et d'exorciser ceux-ci pour l'aider, comme il le dit, « à réaliser » la foi.

Dans la conscience

La conscience tient une place majeure dans l'anthropologie de Newman. En tout homme, elle est au plus intime de son être la dimension qui l'ouvre à la transcendance, c'est-à-dire à la réalité d'un ordre de choses qui le contraint à se dépasser. Elle est d'abord la faculté qui, dans sa conduite, lui permet de discerner le bien et le mal ; elle est aussi le juge qui sanctionne.

Comme le décrit la *Grammaire de l'Assentiment*ⁱⁱ : « Le sentiment de la conscience est double : c'est un sens moral et un sens du devoir... Elle remplit à la fois le rôle de critique et de juge. » Elle a donc un rôle majeur : elle conduit à la foi en s'ouvrant elle-même aux dispositions qui favorisent l'accueil de la vérité. Au contraire, elle la contrarie par la complicité qu'elle peut offrir au refus de la vérité. Ce propos sur la conscience est constant dans la prédication. La correspondance offre aussi mainte page où Newman tend à faire partager la dimension de l'enjeu.

Lors de l'un des derniers épisodes de sa vie, le converti aura l'occasion de revenir sur le sujet de la conscience et d'écrire à son propos des mots définitifs. Peu après le concile Vatican I et la définition du dogme de l'infaillibilité, un ancien Premier ministre de Sa majesté la Reine d'Angleterre, Gladstone, se mit en devoir de rédiger un pamphlet pour dénoncer le privilège exorbitant reconnu au pape. Il y voyait l'arbitraire que représente l'abus de pouvoir délier les sujets catholiques de leur obéissance civique, ce qui, en cas de guerre, provoquerait d'inadmissibles désordres dans la nation. Après plusieurs tentatives de réponse restées sans grand écho, on en vint à solliciter Newman de donner sa pensée. Il avoua d'abord son hésitation, ne sachant trop l'angle d'attaque de la riposte à Gladstone. Il se réjouit enfin de le trouver : l'argumentaire de la réponse est à prendre du côté de la conscience. Il est dans

l'attestation souveraine du droit inaliénable pour la conscience individuelle de s'affranchir de toute tutelle extérieure et de décider elle-même du parti à prendre, surtout devant l'opinion universelle. Pourquoi le Créateur a-t-il doté l'homme de la conscience, sinon pour lui permettre de vivre et d'agir en conformité à la dignité d'être à son image ?

Deux ou trois textes de la *Lettre au duc de Norfolk*ⁱⁱⁱ nous suffiront pour entrer dans la pensée de Newman. Il note d'abord ce qui fait le fond d'une pensée commune aux esprits religieux : « Ils entendent la conscience... comme la voix de Dieu qui vient du fond de l'homme et parle à son cœur, distincte de la voix de la révélation... elle est un principe enraciné en nous... un principe constitutif de l'esprit... La conscience est une loi de notre esprit, mais qui dépasse notre esprit... »

A l'adresse de ceux qui croient au Christ, il tient à expliquer, quitte à faire scandale aux yeux des incondtionnels sans nuance : « La conscience est la messagère de Celui qui, dans le monde de la nature comme dans celui de la grâce, nous parle à travers le voile, nous instruit et nous gouverne par ses représentants. » La conscience est le premier de tous les vicaires du Christ.

Et il conclut avec humour : « Encore un mot : après un dîner, si j'étais obligé de porter un toast religieux - ce qui bien sûr ne se fait pas -, je boirais à la santé du pape, croyez-le bien. Mais à la conscience d'abord, et ensuite au pape. »

J'achève sur ces derniers mots. Non sans remercier *choisir* de m'avoir donné occasion de présenter un visage que je vénère avec toute la piété qui s'attache à une vertu exemplaire, et à une pensée qui n'a jamais manqué de me surprendre et de m'édifier.

J. H.

Colonne vide

Du cardinal Jean Honoré

John Henry Newman. Le combat de la vérité, Cerf, Paris 2010, 224 p. (voir sa recension à la p. 39 de ce numéro)

Les aphorismes de Newman, Cerf, Paris 2007, 252 p. (Voir sa recension in *choisir*, novembre 2008, sur cedofor.ch)

Newman, un homme de Dieu, Cerf, Paris 2003, 216 p. (voir sa recension in *choisir*, mai 2004, sur cedofor.ch)

ⁱ *Parochial and plain Sermons, série III, 12*, « L'humiliation du Fils éternel », traduction française P. Leyris, LUF, Fribourg 1943, p. 107.

ⁱⁱ Sur un plan anecdotique, la *Grammaire de l'Assentiment*, l'ouvrage sur la foi dont la rédaction coûta beaucoup d'effort, trouva sa clef dans l'esprit de Newman avec l'intuition soudaine qui le saisit lors d'une excursion en Suisse à Glion. Il en fait souvent mention à propos du livre.

ⁱⁱⁱ Le tout dernier grand texte publié par Newman.